



**HAL**  
open science

**MORALISME DE FAÇADE ET PLAISIR  
ROMANESQUE : LA PAYSANNE PARVENUE DU  
CHEVALIER DE MOUHY, UNE RÉÉCRITURE  
SUBVERSIVE DE LA VIE DE MARIANNE DE  
MARIVAUX ?**

Marion Bally

► **To cite this version:**

Marion Bally. MORALISME DE FAÇADE ET PLAISIR ROMANESQUE : LA PAYSANNE PARVENUE DU CHEVALIER DE MOUHY, UNE RÉÉCRITURE SUBVERSIVE DE LA VIE DE MARIANNE DE MARIVAUX ?. TransversALL. Revue de l'Ecole Doctorale Arts, Lettres, Langues de l'UBL, A paraître. hal-04213867

**HAL Id: hal-04213867**

**<https://hal.science/hal-04213867>**

Submitted on 21 Sep 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

# **MORALISME DE FAÇADE ET PLAISIR ROMANESQUE : LA PAYSANNE PARVENUE DU CHEVALIER DE MOUHY, UNE RÉÉCRITURE SUBVERSIVE DE LA VIE DE MARIANNE DE MARIVAUX ?**

Marion BALLY  
*Université Rennes 2*

**Résumé :** Le chevalier de Mouhy, romancier prolifique de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, utilise la réécriture pour s'assurer un succès commercial et semble offrir à un large public une version conformiste des grands chefs-d'œuvre de son temps. Pourtant, il cache peut-être, derrière ses titres en trompe-l'œil et le moralisme de façade de la narration, une composante subversive : en faisant de sa parvenue une Marianne aventurière, un paysan parvenu au féminin qui évolue dans un monde social réaliste, nécessairement semé d'embûches et de compromissions, il produit une figure inacceptable, qui ne peut exister que dans un monde romanesque où les lois morales et sociales sont suspendues. Loin de le répéter stérilement, c'est en lisant le chef-d'œuvre marivaudien à contre-sens et en faisant primer le plaisir des aventures narrées sur les réflexions morales du cadre narratif qu'il produit ce mode de lecture romanesque résolument subversif.

**Mots clés :** roman-mémoires ; imitation et subversion ; réalisme ; littérature populaire ; sociologie de la littérature ; esthétique de la réception ; romanesque

**Abstract :** Charles de Fieux de Mouhy, one of the most fertile novelists of the first half of the eighteenth century, rewrites the successful novels of his time for economic reasons, and offers to a large readership conformist versions of some of the contemporary masterpieces. However, his misleading titles and his seemingly moralising narration may hide a subversive dimension: turning Marivaux's Marianne into an "aventurière" (both a rogue and an adventurer), feminizing the "paysan parvenu", and making his heroine evolve into a realistic social world, he creates a character only acceptable into a novelistic work, where moral and social laws are suspended. Far from a fruitless repetition, his book proceeds from a deviant reading of Marivaux's masterpiece, which values the pleasure of adventures over the moral reflexions of the narration and thus promotes a subversive way of reading.

**Keywords** : roman-mémoires ; imitation ; subversion ; realism ; popular literature ; sociology of literature ; aesthetics of reception ; romance and novel

Charles de Fieux, chevalier de Mouhy (1701-1784) est l'un des romanciers les plus prolifiques de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Poussé par l'indigence dans laquelle il vivait à multiplier les publications, il bénéficie de l'essor du roman « par parties séparées<sup>1</sup> » et se lance en littérature en 1735 avec sept romans simultanés. Tour à tour considérée comme un « prodige » et comme un fléau<sup>2</sup>, sa fécondité provoque l'incrédulité du public : comment fait ce chevalier de Mouhy pour écrire autant et aussi vite ? C'est qu'il ne dédaigne pas de se faire « regrattier<sup>3</sup> », de se livrer à un commerce littéraire de seconde main qui consiste à désosser les grandes œuvres littéraires pour en recycler les plus beaux morceaux. Ainsi, de *La Paysanne parvenue*, dont le titre est une déclinaison du *Paysan parvenu* de Marivaux, aux *Mémoires d'une jeune fille de qualité qui ne s'est point retirée du monde* directement inspirés de Prévost, Mouhy se plaît à s'inscrire dans le sillage des grands succès de son temps et à les réécrire. Il est certain que l'opportunisme joue un grand rôle dans ces réécritures, mais en analysant en détail l'une d'entre elles, *La Paysanne parvenue* (1735-1736), nous verrons que cette répétition est peut-être plus critique qu'il n'y paraît, et qu'on peut y apercevoir une composante subversive.

### ***La Paysanne parvenue*, réécriture « populaire » de *La Vie de Marianne***

L'un des éléments qui laissent à penser que la recherche du succès commercial ne rend pas compte de l'ensemble des stratégies de réécriture employées par le chevalier de Mouhy est que ses titres pastichés sont souvent des trompe-l'œil. *La Paysanne parvenue* n'échappe pas à la règle : à première vue, c'est moins une réécriture de son pendant masculin, *Le Paysan parvenu* de Marivaux, que de *La Vie de Marianne*. Comme l'a bien montré Annie Rivara, on

---

<sup>1</sup> ESCOLA Marc, HERMAN Jan, OMACINI Lucia, PELCKMANS Paul et SERMAIN Jean-Paul (dir.), *La Partie et le Tout : la composition du roman, de l'âge baroque au tournant des Lumières*, Louvain, Paris, Walpole, Peeters, 2011, p. 6.

<sup>2</sup> Charles-Joseph de Mayer et Charles-Georges-Thomas Garnier emploient le terme de « prodige » dans la notice consacrée à Mouhy dans leur *Cabinet des fées*, t. 37, Amsterdam, s. n., 1786, p. 209 ; Pierre-François Guyot Desfontaines dans la lettre 35 de ses *Observations sur les écrits modernes*, t. III, Paris, Chaubert, 1735, p. 117 compare Mouhy à un « général qui assiège cinq places à la fois ». À l'inverse, Simon Henri Dubuisson dans la lettre XV des *Lettres du commissaire Dubuisson au marquis de Caumont* [1735-1741], éd. ROUXEL Albert, Paris, P. Arnould, 1882, p. 145-146, écrit en décembre 1735 : « Si Dieu ne nous délivre pas de lui par une mort subite, je ne vois plus que la ressource de le tuer pour nous mettre à l'abri d'être submergés par ses productions ».

<sup>3</sup> VOLTAIRE, « Vers et poésie », *Questions sur l'Encyclopédie par des amateurs*, t. VIII, éd. CRONK Nicholas et MERVAUD Christiane, t. 43 des *Œuvres complètes de Voltaire*, Oxford, Voltaire Foundation, 2013, p. 456.

y retrouve de nombreux épisodes<sup>4</sup>. Par exemple, la scène initiale où Marianne se rend à l'église est dupliquée à trois reprises sous la plume de Mouhy ; comme Marianne, l'héroïne de Mouhy, Jeannette, reçoit des cadeaux de protecteurs mal intentionnés auxquels elle est forcée de renoncer ; la Dutour, lingère à la fois maternelle et ridicule qui accueille Marianne à Paris, devient Barbe, une cuisinière qui est aussi la tante de Jeannette<sup>5</sup>. La genèse du texte confirme l'hypothèse d'une réécriture, mais complexifie un peu les hiérarchies établies : Marivaux a certes le primat, ayant publié les deux premières parties de *La Vie de Marianne* en 1731 et 1734, quand Mouhy commence à publier sa *Paysanne* en 1735, mais ensuite les dates de publication se mêlent, ce qui empêche de conclure à une influence unilatérale. Marivaux aurait même pu s'inspirer de Mouhy pour certains détails de son chef-d'œuvre. Annie Rivara résume ainsi la situation : « La publication du roman de Mouhy s'entrelace, tel un lierre parasite, dans celle de Marianne, et parfois propose des éléments que Marivaux réutilise et transforme<sup>6</sup>. » Ce résumé, tout exact qu'il est, est biaisé, car il postule l'infériorité du chevalier et ne lui concède qu'à demi-mot l'invention d'éléments voués à être transcendés par la plume du grand romancier. Sans mettre en cause la supériorité littéraire éclatante de *La Vie de Marianne* sur *La Paysanne parvenue*, nous souhaiterions nous abstraire d'une comparaison systématique de l'œuvre avec son modèle ou avec sa réalisation idéale, pour concéder une part d'autonomie à l'œuvre de Mouhy, partant de l'hypothèse, généreuse sans doute, mais non moins fertile, qu'il a voulu proposer un *autre roman*, s'adressant à un public différent et proposant un mode de lecture alternatif.

La question du lectorat de Mouhy n'est pas encore tranchée. Certains critiques contemporains laissent entendre qu'il s'adressait aux « nègres des colonies<sup>7</sup> », aux prostituées<sup>8</sup>, ou aux domestiques<sup>9</sup>, mais sans doute y a-t-il une grande part de fantasme dans ces représentations qui relèvent avant tout de la figure de style. Le critique F. C. Green, qui a redécouvert *La Paysanne parvenue* dans les années 1920 conforte cependant l'hypothèse d'une littérature relativement « populaire », en écrivant que, contrairement aux romans de Marivaux, ceux de Mouhy « éveillent la curiosité du lecteur moyen » en reflétant une « vie

---

<sup>4</sup> RIVARA Annie, *Les Sœurs de Marianne : suites, imitations, variations, 1731-1746*, Oxford, The Voltaire foundation, 1991, p. 128-133 ; p. 459-464.

<sup>5</sup> Les scènes à l'église se situent dans *La Vie de Marianne*, éd. GILOT Michel, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1978, p. 89 ; dans *La Paysanne parvenue*, éd. COULET Henri, Paris, Desjonquères, 2005, p. 39, p. 280-281, p. 410-411. Marianne renvoie ses cadeaux à Climal p. 165, Jeannette au vieux marquis p. 398. La Dutour est présentée p. 68, Barbe, p. 264-266.

<sup>6</sup> RIVARA Annie, *op. cit.*, p. 86.

<sup>7</sup> PALISSOT DE MONTENOY Charles, *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature* [1779], t. II, Paris, Gérard, 1803, p. 206.

<sup>8</sup> MOËT Jean-Pierre, *Code de Cythère*, Paris, s. n., 1746, p. 21-24.

<sup>9</sup> IMBERT Guillaume, « Nécrologie », *Le Mercure de France*, 18 septembre 1784, p. 122.

moyenne, probable<sup>10</sup> ». Dans l'attente d'une enquête systématique, on peut dire que les romans de Mouhy, quoiqu'ils n'aient pas été canonisés par l'histoire littéraire, touchaient en leur temps un large lectorat. Ainsi, selon Angus Martin, *La Paysanne parvenue* est « un ouvrage qui sort de l'ordinaire » en termes de succès public<sup>11</sup>. Cette popularité est en partie liée à une forme de conservatisme moral. Pourtant, derrière un moralisme de surface qui se refuse à froisser les mœurs dominantes, nous souhaitons montrer qu'il y a, dans le fait d'adapter les tribulations de Marianne à un plus large public, une forme de subversion paradoxale qui consiste à transformer la lecture réflexive ou « métafictionnelle<sup>12</sup> » proposée par le roman de Marivaux en une lecture immersive, proprement romanesque, qui invite son lecteur à faire l'expérience directe d'une « utopie existentielle<sup>13</sup> »<sup>14</sup>.

### **Jeannette, une Marianne conservatrice**

La servilité de Mouhy vis-à-vis de la morale chrétienne et de l'ordre social dominant saute aux yeux : loin d'être une Marianne philosophe capable de mettre ses réflexions par écrit, la Jeannette narratrice, devenue la marquise de L. V., revisite son passé de paysanne naïve pour se faire le véhicule d'une morale conventionnelle, prônant l'authenticité, la piété, la chasteté, et le respect des hiérarchies sociales.

La visée moralisatrice est affirmée dès la préface et, à plusieurs reprises, la narratrice répète vouloir assurer « l'instruction de [son] sexe<sup>15</sup> ». Le texte lui-même est traversé par ce moralisme. Contrairement à Marianne, Jeannette se revendique souvent d'un certain bon sens populaire, conforme à son origine mais aussi aux représentations traditionnelles qui opposent

---

<sup>10</sup> GREEN Frederick Charles, « A Forgotten Novel of Manners of the Eighteenth Century : La Paysanne parvenue by Le Chevalier de Mouhy », *The Modern Language Review*, vol. 38, n° 3, juillet 1923, p. 313. Traduction personnelle.

<sup>11</sup> MARTIN Angus, « Romans et romanciers à succès de 1751 à la Révolution d'après les rééditions », *Revue des Sciences Humaines*, n° 139, 1970, p. 383-389.

<sup>12</sup> SERMAIN Jean-Paul, *Métafictions, 1670-1730 : la réflexivité dans la littérature d'imagination*, Paris, Champion, 2002, fait de la réflexivité et de la mise à distance du matériau fictionnel une caractéristique essentielle de la littérature d'imagination des années 1670-1730, qui invite à un mode de lecture spécifique, fondé sur la dénonciation des illusions.

<sup>13</sup> SCHAEFFER Jean-Marie, « La catégorie du romanesque », *Le Romanesque*, Gilles Declercq et Michel Murat (dir.), Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2004, p. 302.

<sup>14</sup> Nous rejoignons ici les analyses de Roger Chartier dans *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien régime*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, qui récuse l'idée d'une opposition binaire entre culture populaire et culture savante (raison pour laquelle nous avons utilisé des guillemets autour du mot « populaire ») au profit de l'examen de la diversité des pratiques de lecture.

<sup>15</sup> MOUHY Charles de Fieux de, *La Paysanne parvenue*, op. cit., dans la préface p. 34, mais aussi p. 118, par exemple. Dans la suite de cet article, les références à cette édition seront abrégées par les initiales « PP », suivies du numéro de page.

la campagne vertueuse à la ville corrompue. Face aux tentations du monde et de la cour, elle regrette souvent d'avoir quitté son village et sa famille, et des maximes telles que « bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée » (PP, 266) ponctuent le récit. La morale religieuse est aussi très présente : en danger, Jeannette s'en remet plus souvent encore que Marianne au Ciel ou à Dieu (PP, 85, 94, 283, 290, notamment), et la providence est régulièrement invoquée pour justifier les hasards romanesques (PP, 326, 334, 362, entre autres occurrences). La religion sert même de paradigme à l'ensemble du récit, décrit comme une série d'« épreuves qui peuvent épurer la vertu d'une fille » (PP, 231), et au dispositif énonciatif qui s'inspire du modèle de la confession<sup>16</sup>. Les stéréotypes de la féminité, pour partie contestés chez Marivaux, se trouvent également renforcés : le roman est tissé de remarques misogynes invitant les femmes à une morale du sacrifice (« plus vous souffrirez pour votre amant et plus vous lui serez chère », PP, 179) et les considérant comme coupables des assauts qui sont faits à leur chasteté (« les hommes ne sont entreprenants qu'autant qu'on y donne lieu », PP, 293), tout en les dotant de tous les défauts traditionnels : coquetterie, inconstance et jalousie<sup>17</sup>. La misogynie en vient même à censurer la narration. Ainsi, alors qu'elle parle du destin qui doit l'unir un jour à son bien aimé, Jeannette précise : « comme femme il ne m'est pas permis d'approfondir la chose, mon sentiment déciderait de peu<sup>18</sup> » (PP, 177), s'opposant ainsi aux longues réflexions de Marianne, qui dépassent en outre largement le domaine sentimental. Sur le plan social, le roman n'est pas moins conservateur : alors que l'intrigue raconte l'ascension spectaculaire d'une paysanne devenue marquise, loin de mettre en cause les hiérarchies d'Ancien Régime, elle concourt à une consolidation des hiérarchies existantes<sup>19</sup>. Jeannette reconnaît à plusieurs reprises la « distance » qui la sépare du marquis, la supériorité indéniable de ce dernier (PP, 320, 340, 432). La morale du mérite seule peut justifier son ascension, comme le note son futur beau-père, garant de l'ordre établi et opposé au départ à l'union de son fils et de la paysanne : « j'élève jusqu'aux nues ceux qui se dégagent du limon grossier de la bassesse dont ils sortent, se parent des rayons de la vertu, et brillent par la

---

<sup>16</sup> La logique de l'aveu sincère est régulièrement alléguée par la narratrice pour justifier le récit de ses immoralités. Voir notamment PP, p. 118, 269, 292.

<sup>17</sup> La coquetterie et la jalousie sont décrites comme des attributs spécifiquement féminins p. 278-279 ; l'inconstance est visée p. 295, la vanité, p. 298.

<sup>18</sup> La collocation *décider de peu* n'est pas répertoriée dans les dictionnaires de l'époque, sans doute faut-il comprendre le dernier membre de phrase dans le sens de « mon avis n'est guère décisif, importe peu ».

<sup>19</sup> Henri Coulet, dans son « Introduction » à *La Paysanne parvenue*, *op. cit.*, p. 9 souligne la « soumission admirative [de Mouhy] à l'ordre établi » ; Annie Rivara parle quant à elle de « refus de l'engagement idéologique » et de « morale de la réconciliation générale », *op. cit.*, p. 148, bien loin de toute forme de lutte pour l'égalité.

probité et par l'honneur » (PP, 391). La métaphore antithétique de la boue et du soleil trahit une vision tout à fait traditionnelle de la société.

Ce conservatisme moral et social se traduit, sur le plan de la forme, par un archaïsme apparent, avec une prégnance du modèle du roman baroque du XVII<sup>e</sup> siècle. Mouhy en tire la situation archétypale de la femme vertueuse persécutée par le violent (PP, 68-69, notamment), les récits de rêves qui prônent la supériorité du chemin épineux de la vertu sur l'autoroute du vice (PP, 158-160) et les histoires insérées, qui rappellent le caractère périlleux de l'aventure de Jeannette en lui opposant les histoires malheureuses de femmes mortes d'amour ou enfermées dans un couvent.

À première vue, *La Paysanne parvenue* semble donc bien être une réécriture simplificatrice de *La Vie de Marianne*, qui a su séduire un large public par sa conformité avec l'ordre social, moral et religieux en vigueur. Cependant, lorsqu'on entre dans le détail du texte, certaines contradictions posent question.

### **Jeannette, Marianne aventurière ou « paysan parvenu » au féminin ?**

Comme le préconise Ugo Dionne, prenons donc « les incohérences comme des pistes permettant de comprendre le système de l'écrivain<sup>20</sup> » et explorons, suivant la méthodologie d'Iser, comment se coordonnent (ou s'opposent) les différentes perspectives proposées par le texte<sup>21</sup>.

#### *Les failles de la morale religieuse*

Nous pouvons d'abord remarquer que la morale religieuse explicite qui se déploie dans la narration-cadre est souvent minée par l'intrigue narrée. Par exemple, dans les trois scènes où Jeannette se trouve à l'église, elle est toujours distraite : au début du roman, l'arrivée du marquis la détourne de la prière, et elle admet que « jamais messe ne fut entendue avec plus de distraction » (PP, 39) ; à la cour, elle admire la piété du roi et celle, apparente, des courtisans, au détriment de la sienne : « il me sembla que j'étais seule distraite et j'en

---

<sup>20</sup> DIONNE Ugo, « La mystérieuse affaire du souterrain : bavures et structures du roman mouhien », dans HERMAN Jan, PEETERS Kris, PELCKMANS Paul (dir.), *Le Chevalier de Mouhy, Bagarres et bigarrures*, Amsterdam, New York, Rodopi, 2010, p. 67. Voir aussi Rivara Annie, *op. cit.*, p. 155 : « le parcours de la parvenue [est] justifié par la morale ou par un sophisme qui couvre les incohérences ».

<sup>21</sup> Wolfgang Iser, *L'Acte de lecture : théorie de l'effet esthétique*, trad. SZNYCER Evelyne, Bruxelles, Mardaga, 1976.

rougis » (PP, 281). De retour au village, enfin, elle est trop occupée à recevoir les compliments d'un financier devenu seigneur, qui la prend pour une grande dame à cause de sa mise, pour prêter attention au sermon (PP, 410). Au-delà de ces scènes ponctuelles, la religion de Jeannette semble très superficielle : l'accès de foi qu'elle ressent au couvent n'est causée que par la forte impression d'un crucifix et d'un tableau du Jugement dernier suspendus au-dessus de son lit. Cette soudaine piété est vite oubliée et, lorsque son amant lui rend visite le lendemain matin, Jeannette admet : « Je m'habillai en priant Dieu tant je craignais de perdre du temps » (PP, 119) – le gérondif soulignant bien le caractère accessoire de cette prière. Notre héroïne ne prie sincèrement que lorsque le Ciel a eu le bon goût de lui accorder des biens terrestres, comme une pension royale (PP, 355), et ses actions de grâce ont alors pour première vertu de lui apporter « la consolation et la tranquillité du cœur, et ce n'est assurément pas un médiocre avantage » (PP, 356). Cette contradiction entre le discours religieux explicite et la pratique religieuse représentée peut s'expliquer de deux manières : on peut soit l'attribuer à une conversion de Jeannette, devenue marquise et narratrice, soit penser qu'il s'agit d'un leurre et que la providence offre une justification conventionnelle à la réussite de Jeannette et sert de paravent pour dissimuler la force subversive du texte<sup>22</sup>.

### *Un réalisme sociologique*

Au moment où Mouhy écrit sa *Paysanne*, les romans de parvenus sont à la mode<sup>23</sup>. Pourtant, peu sont aussi « réalistes<sup>24</sup> » que le sien, et c'est peut-être en cela que son texte est subversif<sup>25</sup>. Contrairement à Marivaux qui laisse planer le doute sur les origines sociales de

---

<sup>22</sup> Nous nous écartons ici des analyses de Marie-Hélène Huet dans *Le Héros et son double : essai sur le roman d'ascension sociale au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Corti, 1975, p. 51-73 qui insiste sur la passivité de Jeannette et sur l'importance du hasard dans son ascension sociale, permettant de sauver sa vertu. Nous pensons précisément que les mentions récurrentes du hasard sont un alibi qui cachent la force subversive du texte.

<sup>23</sup> On peut citer bien sûr *Le Paysan parvenu* (1734-1735) et *La Vie de Marianne* (1731-1742) de Marivaux, mais aussi *Gil Blas de Santillane* de Lesage (1715-1735), et des textes moins connus tels que *Pinolet ou l'Aveugle parvenu* (1755) de Jean-Antoine Guer et *Jeannette seconde ou la Nouvelle Paysanne parvenue* de Pierre-Alexandre Gaillard (1744). Pour une analyse de cette vogue, voir HUET Marie-Hélène, *Le Héros et son double : essai sur le roman d'ascension sociale au XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit..

<sup>24</sup> Le terme de « réalisme » est anachronique, mais s'applique particulièrement bien aux romans de Mouhy, qui peuvent à ce titre être associés à une forme de modernité esthétique.

<sup>25</sup> Nous souhaiterions nuancer dans cette partie les analyses d'Antonia Zagamé dans le chapitre « Les auteurs étrangers à la culture littéraire » de son ouvrage *L'Écrivain à la dérobee : l'auteur dans le roman à la première personne, 1721-1782*, Peeters, 2011, p. 331-382. Elle défend l'idée que l'in vraisemblance des romans qui mettent en scène des narrateurs populaires (paysans, soldats, prostituées), lorsqu'elle est accentuée par le refus de toute forme de motivation réaliste (telles que l'éducation), est plus subversive que la représentation des moyens utilisés pour accéder à l'écriture, car cette lacune heurte les préjugés du lecteur en laissant entendre que l'intelligence est universellement partagée. Nous pensons que Mouhy, en ancrant l'ascension de Jeannette (qu'il ne décrit pas comme exceptionnelle) dans un univers réaliste tout en sachant qu'elle est invraisemblable, est tout aussi subversif, car il invite le lecteur à prendre au sérieux la possibilité de cette ascension.



Marianne, tout en suggérant qu'elle est d'origine noble<sup>26</sup>, le milieu d'origine de Jeannette est fort bien établi : elle est la fille de Jean B., jardinier au château puis bûcheron de la forêt de Fontainebleau, et de l'ancienne femme de chambre de la comtesse de N. (PP, 35). Son enfance, tout humble soit-elle, est évoquée avec force détails concrets<sup>27</sup>, et notre héroïne n'a échappé au travail manuel – comble de l'indignité pour les lecteurs aristocratiques du XVIII<sup>e</sup> siècle – qui incombe à ses frères et sœurs que parce qu'elle a été choisie pour s'occuper du ravitaillement (PP, 36). Ainsi préservée de « l'humeur grossière qu'on contracte dans les viles occupations » (*ibid.*), elle évolue dans un univers domestique et féminin où elle est libre de rêver aux récits maternels du grand monde alors que le reste de la fratrie assure la subsistance de la famille en accompagnant le père au bois. Quoiqu'euphémisé, cet ancrage social précis se traduit, sur le plan stylistique, par un penchant inédit pour la description, que F. C. Green qualifie de « méthode photographique<sup>28</sup> ». Ainsi, la très longue description de l'appartement de Jeannette à Versailles (PP, 245), annonce véritablement le roman balzacien.

À cet intérêt pour la vie matérielle de Jeannette répond une volonté de donner une justification réaliste à son élévation sociale, en se penchant par exemple sur son éducation. Contrairement à Marianne, qui est d'une délicatesse innée et se fie à son instinct<sup>29</sup>, Jeannette doit acquérir les codes et les usages du monde : sa mère, puis Mme de G., sa protectrice, l'initient, et le roman tout entier est le théâtre de son apprentissage. La première moitié de la narration met en scène son acquisition progressive du langage : d'analphabète, Jeannette devient une lectrice avide et une autrice de lettres d'amour, mais elle continue à se trahir par ses maladresses, regrettant face à son amant de « ne pas savoir [s']énoncer » et ne comprenant pas l'usage badin de l'insulte « cruelle », qu'elle prend comme une offense (PP, 60). Pour faire ressentir les évolutions de son héroïne, Mouhy emploie, surtout dans la première moitié de son œuvre, un langage simple et naïf, allant ainsi contre l'unité esthétique du roman-mémoires, et ce au nom du réalisme. En effet, dans un roman contemporain, *Paris ou le mentor à la mode*, il met en scène un débat sur les mérites respectifs du *Paysan* et de la

---

<sup>26</sup> Enfant trouvée, Marianne est « vêtue d'une manière trop distinguée pour n'être que la fille d'une femme de chambre », *op. cit.*, p. 51

<sup>27</sup> Jeannette décrit les « occupations dépendantes de l'état de son père », la manière dont elle lui « port[e] à manger », ou dont elle va « porter de la crème à [sa] marraine » au château (PP, 36). Elle évoque aussi son premier amoureux, Colin, « fils d'un marchand de bois pour lequel [son] père travaillait » et raconte qu'il lui apportait souvent des fleurs.

<sup>28</sup> GREEN Frederick Charles, art. cit., p. 314. Traduction personnelle.

<sup>29</sup> Marianne parle à plusieurs reprises de son « instinct », *op. cit.*, p. 56, 67, 88, entre autres. Celui-ci lui permet d'échapper à toute forme de naïveté et de comprendre d'emblée le monde dans lequel elle se trouve plongée. Il est vrai qu'elle a été élevée par un curé et sa sœur « de très bonne famille », mais « ruinés par un procès » (*op. cit.*, p. 54), ce qui peut expliquer l'acquisition de certains codes mondains. Cependant, de manière significative, la narratrice passe sous silence « tout le temps de son éducation dans [son] bas âge », et elle souligne que, dès ses premières années, elle avait « des grâces et des petites façons qui n'étaient point d'un enfant ordinaire » (*ibid.*).

*Paysanne parvenue* : « le style du paysan est bien différent de celui de la paysanne », « l'un est ampoulé, l'autre est naturel, celui-ci écrit en Rhéteur, l'autre écrit en Cavalier », fait-il dire à l'un de ses personnages<sup>30</sup>, glissant insensiblement du langage employé par les personnages au style de l'auteur, et faisant ainsi un atout de sa faiblesse stylistique.

La transformation de Jeannette est également signalée, à plusieurs reprises, par un sentiment d'inadéquation à son milieu. Contrairement à Marianne qui, à son arrivée à Paris, après une phase d'égarement et de surprise, entre en « sympathie » avec la ville qu'elle découvre, et fait de cette sympathie un signe d'élection, « un pronostic de toutes les aventures qui devaient [lui] arriver<sup>31</sup> », Jeannette, posant le pied à Versailles, fait preuve d'une naïveté risible en demandant si c'est « dans ce beau château [qu'elle va] loger » et en ne percevant même pas le « sourire » doucement moqueur de son accompagnateur (PP, 128). La découverte du lieu où va se jouer la promotion sociale se fait donc sous le signe de l'étrangeté, de l'éblouissement et de l'aveuglement : nous ne sommes pas dans un conte de fées, rien n'est joué d'avance. Dans la deuxième moitié du roman, cette étrangeté porte aussi sur le milieu d'origine, symptôme désormais bien identifié de l'état de transfuge de classe, mais qui témoigne sous la plume de Mouhy d'une formidable intuition sociologique. Le retour au pays natal de Jeannette est décrit de manière dysphorique : ses parents ne la reconnaissent pas et elle s'exclame, dans un morceau de bravoure qui fait cohabiter mépris et mauvaise conscience de classe :

Que je la trouvai petite cette maison ! [...] Les préjugés de l'enfance étaient évanouis, j'étais accoutumée au grand, il est plus doux d'aller en avant que de revenir sur ses pas ; que dirai-je ? J'étais assez folle pour me sentir humiliée de la simplicité qui régnait autour de moi, et pourquoi cela ? C'est que je ne respirais que l'ostentation. Que j'étais vaine ! Et que le peu que j'avais été dans le monde m'avait gâtée ! (PP, 401)

### *Jeannette, paysan parvenu au féminin ?*

Ce dernier exemple nous montre que Jeannette est plus proche de son homologue masculin que ce qu'il n'y paraît : il est exclu que son ascension repose, comme ce peut être le cas de celle de Marianne, sur la reconnaissance d'une supériorité naturelle. Elle est une véritable aventure sociale, qui la conduit à s'affronter, comme Jacob, à l'adage suivant : « l'âme se raffine en même temps qu'elle se gâte<sup>32</sup> ». Le modèle de Jeannette était-il donc, depuis le début, si bien caché sous le titre insolemment imprimé en couverture ? C'est possible, mais le passage du masculin au féminin, du *Paysan parvenu* à la *Paysanne parvenue*

<sup>30</sup> MOUHY, Charles de Fieux de, *Paris ou le mentor à la mode*, t. I, Paris, Pierre Ribou, 1735, p. 137.

<sup>31</sup> MARIVAUX, *La Vie de Marianne*, op. cit., p. 56

<sup>32</sup> MARIVAUX, *Le Paysan parvenu*, éd. LEBORGNE Érik, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2010, p. 249.

est un peu plus complexe qu'un simple accord. C'est ce que montre Pierre Fauchery, qui postule une « antinomie absolue » sur les « aspects moraux de l'ascension » du paysan et de la paysanne :

Si Jacob réussit, c'est qu'il n'hésite pas à se laisser « séduire » ; chacun de ses manquements à la chasteté semble lui être compté comme mérite par un destin égrillard. Cependant que seule une vertu sans défaillance – sinon sans rouerie – assure le triomphe de Jeannette<sup>33</sup>.

Or cette vertu sans faille qui justifie apparemment l'ascension de Jeannette est, comme la morale religieuse, professée dans la narration sans être vraiment mise en œuvre dans l'intrigue. La paysanne parvenue a beau affirmer sa fidélité aux solides valeurs morales inculquées par la vie de village, elle ne cesse de dissimuler son identité. Dès la première ligne du roman, elle avoue : « il m'en coûte infiniment d'avouer ma naissance » (PP, 35), offrant ainsi un contrepoint à la bravade de Jacob qui déclare : « Le titre que je donne à mes Mémoires annonce ma naissance ; je ne l'ai jamais dissimulée<sup>34</sup> ». Sans doute ce décalage est-il le signe d'un potentiel subversif plus important attaché à la femme parvenue.

Le texte se structure aussi autour du tabou d'une ambition au féminin, et explore les liens obscurs entre sensualité et pouvoir. L'amour de Jeannette pour le marquis pourrait bien être en partie le produit d'une fascination pour l'élévation sociale, comme en témoigne le « trouble » érotique causé par le père de son amant (PP, 288), qu'elle ne cesse de rajeunir (PP, 313, notamment), laissant penser qu'elle est mue par une attraction presque indifférenciée pour les classes supérieures. C'est peut-être même l'éclat de la figure royale qui rejaillit sur son noble amant, puisque leur première rencontre se fait, au retour d'une partie de chasse, sous l'égide du souverain, que, symboliquement, Jeannette peine à distinguer de sa suite (PP, 37). De manière révélatrice, cette scène est redoublée, cette fois en l'absence du marquis, lorsque l'héroïne se trouve à Versailles : identifiant le roi, elle exprime alors une admiration hyperbolique pour « ce charmant prince (PP, 249).

Enfin, en contradiction avec la chasteté prônée dans la narration, Jeannette cède bien souvent aux tentations de la chair. Elle va même, à la fin du roman, jusqu'à revendiquer un droit au plaisir féminin, avouant son « impatience » de consommer son mariage avec le marquis (PP, 462). Dans les faits, la recherche du confort matériel prime toujours dans sa conduite. Ainsi, elle accepte de devenir une femme « entretenue » (PP, 237) pour s'éviter le couvent et n'est pas souvent regardante sur les intentions de ses protecteurs, tous amoureux d'elle.

---

<sup>33</sup> FAUCHERY Pierre, *La Destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle, 1713-1807: essai de gynécomythie romanesque*, Lille, Service de reproduction des thèses de l'université de Lille III, 1972, p. 229.

<sup>34</sup> MARIVAUX, *La Vie de Marianne*, op. cit., p. 49.

Ces différents éléments convoquent la figure de l'aventurière, voire de la prostituée. À ce titre, la première partie du roman, qui joue sur les codes du roman baroque, n'est peut-être pas seulement le témoin d'un archaïsme esthétique : elle pourrait bien donner une des clefs de lecture du texte. Les aventures rocambolesques de Jeannette qui fuit à toutes jambes dans la forêt les ardeurs du perfide chevalier d'Elbieux avant de tomber dans un piège à loup (PP, 69-70), ou qui passe la nuit perchée dans un arbre pour échapper à ses ravisseurs (PP, 86), en plus d'en faire une aventurière au sens littéraire, se prêtent à une lecture symbolique : le loup se cachant sous sa robe, ses jupons qui, s'accrochant dans les branches, l'empêchent de tomber de l'arbre dans lequel elle a grimpé, désignent métaphoriquement le risque moral de son aventure sociale. Mais ils symbolisent aussi le fait que Mouhy entend faire du roman un espace où les lois morales sont suspendues, où le loup devient doux comme un agneau et où la chute est toujours amortie, un lieu où le plaisir est roi et où toutes les transformations sociales sont possibles. Dans son texte, le « romanesque blanc », conforme aux attendus moraux, se combine donc au « romanesque noir » des pulsions les plus inavouables, pour le plus grand plaisir des lecteurs<sup>35</sup>.

### **Rendre l'aventure acceptable : le choix du romanesque<sup>36</sup>**

En transformant l'enfant perdue qu'était Marianne en parvenue, et en faisant du paysan une paysanne, Mouhy a fait naître une figure subversive, celle de l'aventurière, que seule la liberté du romanesque peut rendre acceptable. Dans son roman, Mouhy fait finalement l'inverse de Marivaux dans *La Vie de Marianne*. Le grand romancier utilise, selon Jean-Paul Sermain, la forme du roman-mémoires comme un leurre pour écrire un roman qui fait résolument primer la narration et les « petites réflexions<sup>37</sup> » de Marianne sur les aventures narrées, quasiment inexistantes, et ce pour donner corps à un discours impossible : celui d'une femme philosophe<sup>38</sup>. Face à une aporie semblable, celle de faire exister une aventurière parvenue dans un univers réaliste, Mouhy semble choisir la solution inverse : faire primer les

---

<sup>35</sup> SCHAEFFER Henri, art. cit., p. 298-299.

<sup>36</sup> Nous nous appuyons dans cette partie sur les analyses de la notion proposées dans *Le Romanesque*, DECLERCQ Gilles et MURAT Michel (dir.), *op. cit.*, en particulier celles qui sont développées dans les articles d'Alain Schaffner, « Le romanesque, idéal du roman ? », p. 267-282 et de Jean-Marie Schaeffer, « La catégorie du romanesque », p. 291-302.

<sup>37</sup> MARIVAUX, *La Vie de Marianne*, *op. cit.*, p. 59.

<sup>38</sup> SERMAIN Jean-Paul, « Méduse-marionnette : *La Vie de Marianne* de Marivaux (1728-1741) et l'héritage de *Don Quichotte* », *Études françaises*, vol. 42, n° 1, 2006, p. 111-125.

aventures narrées, transgressives, sur le cadre narratif conventionnel. Le *je* narrant serait un simple alibi permettant de dissimuler le caractère subversif du *je* narré. En effet, la marquise de L. V. se fait, passée la préface, particulièrement discrète : les aventures sont racontées sans le recul de l'expérience, Jeannette narratrice les vit toujours au premier degré, elle est sans cesse surprise, apeurée, émerveillée, elle perçoit le monde comme « toujours déconcertant<sup>39</sup> ». La pluralisation de l'instance narrative contribue aussi à l'éviter. Nous savons depuis la préface que c'est un certain « chevalier de M. » qui écrit, et non la marquise elle-même qui lui a simplement fourni un « canevas » (PP, 34), mais on nous dit en outre à l'intérieur du récit que le marquis se plaît à lui prendre la plume des mains (PP, 268). Cette « interruption », Mouhy l'admet, n'est « pas trop selon les règles » (*ibid.*), car elle désigne le texte comme un faux récit autobiographique. Comme un roman, en somme, alors même que *La Vie de Marianne* réinvestissait de manière ludique le topos du manuscrit trouvé et ne postulait qu'une réécriture très marginale de la part de l'éditeur prétendu, qui se défendait de toute velléité auctoriale<sup>40</sup>.

Ainsi, sous couvert de répéter les recettes marivaudiennes, Mouhy propose un mode de lecture alternatif qui donne le primat aux aventures sur les réflexions et qui fait toute sa place à une lecture immersive, romanesque, et assumée comme telle. Si *La Vie de Marianne* innovait par la part inédite des réflexions au sein de la narration, Marivaux ne faisait que radicaliser le principe de la lecture légitime du roman, qui en faisait le support d'une analyse moraliste. *La Paysanne parvenue*, au contraire, semble inviter à une pure lecture d'évasion, donnant le primat à l'imagination sur la réflexion, et à ce titre, cet ouvrage pourrait être le témoin de l'émergence dans le courant du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'une lecture extensive, de pur loisir, voire de consommation<sup>41</sup>.

Ce mode de lecture alternatif est représenté au sein du roman lui-même, dans une scène où Jeannette lit justement... *La Vie de Marianne* de Marivaux ! En pleine insomnie, elle se saisit dans sa bibliothèque d'une « brochure [...] fort courue » :

---

<sup>39</sup> COULET Henri, « Introduction » à la *Paysanne parvenue*, *op. cit.*, p. 13.

<sup>40</sup> Marivaux, *La Vie de Marianne*, *op. cit.*, p. 49 : les détails matériels de l'objet (« un manuscrit en plusieurs cahiers [...] d'une écriture de femme »), du lieu où il a été retrouvé (« une armoire pratiquée dans l'enfoncement d'un mur »), la précision sur les changements apportés par le découvreur du texte (« nous avons changé le nom de deux personnes dont il y est parlé ») et son refus d'être qualifié d'auteur (« je ne suis point auteur, et jamais on n'imprimera de moi que cette vingtaine de lignes-ci ») tendent à accréditer la thèse du manuscrit trouvé. Cette dernière est cependant fragilisée par la préhistoire du manuscrit (puisque la maison où il est retrouvé « a passé successivement entre les mains de cinq ou six personnes ») et par le relai que constitue le pseudo-éditeur, qui précise dans un « Avertissement » qu'il tient le manuscrit « d'un ami » et qui avoue avoir « retouché quelques endroits trop confus et trop négligés » (p. 47).

<sup>41</sup> CHARTIER Roger, « Le commerce du roman. Les larmes de Damilaville et la lectrice impatiente », in *Inscrire et effacer. Culture écrite et littérature (XIX<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Le Seuil / Gallimard, 2005, p. 162-164.

Je me remis dans mon lit avec ce livre ; je n'en eus pas lu quatre pages que je commençai m'intéresser à la jeune personne qui en faisait le sujet, je m'attendris. Je tremblai de voir la fin d'un ouvrage à qui je devais tant. Je respirai et le fond de mes inquiétudes changea bientôt d'objets. Je m'oubliai moi-même, pour ainsi dire, en faveur de l'aimable Marianne que je lisais ; il me semblait trouver un rapport parfait de sa vie avec la mienne. Elle trouvait une protectrice, le portrait qu'elle en faisait convenait à Mme de G... À chaque page je faisais des applications, je m'arrêtais : Hélas ! disais-je, c'est moi, cet amant si tendre c'est le marquis, ce Climal Monsieur de G... Quelque différence qu'il y eût de ses aventures aux miennes, je voulais si fort y trouver du rapport, que je forçais les événements, ajustais les portraits, je m'appropriais enfin jusqu'aux conversations. (PP, 331)

Elle est alors prise d'une folie de lecture jusqu'à l'endormissement. De manière tout à fait révélatrice, ce ne sont pas les « petites réflexions » que Jeannette retient de *La Vie de Marianne*, mais ce que les aventures de cette enfant trouvée peuvent avoir de commun avec les siennes<sup>42</sup>. Comme Mouhy, c'est en lisant le chef-d'œuvre à contresens, qu'elle y trouve un plaisir de lecture. Certains critiques ont vu dans cette scène une manière pour Mouhy de s'attribuer la primauté et de faire de Jeannette le modèle réel de Marianne<sup>43</sup>, ou une façon insidieuse de critiquer le style soporifique de Marivaux<sup>44</sup>. Il semble au contraire que Mouhy reconnaisse ici, à travers son héroïne qui s'« oubli[e] [elle]-même [...] en faveur de l'aimable Marianne » à qui elle « d[oit] tant », sa dette vis-à-vis du grand romancier. Quant à l'endormissement final, peut-être faut-il y voir surtout une manière de souligner l'affinité de la lecture romanesque avec le rêve<sup>45</sup>.

*La Paysanne parvenue* est donc une réécriture subversive de *La Vie de Marianne* en un sens bien précis : non pas au sens moral, plan sur lequel Mouhy est, au moins en apparence, d'un remarquable conservatisme, mais au sens où cette réécriture déstabilise le rapport entre modèle et copie, puisqu'elle est le produit d'un refus de suivre le contrat de lecture proposé par Marivaux. Plus que d'écriture subversive, il faudrait alors parler de lecture subversive, dont l'auteur nous invite, en tant que lecteurs, à suivre la piste. En prenant le chef-d'œuvre marivaudien à contre sens, Mouhy renouvelle à sa manière le roman-mémoires et apporte une réponse inédite au dilemme du roman de son temps, pris entre idéalisme et réalisme : refusant d'en rester à l'aporie d'un Marivaux qui laisse son œuvre inachevée et

---

<sup>42</sup> voir SCHAFFNER Alain, art. cit., p. 268-269 : « Le romanesque désigne d'abord une manière de concevoir la vie par comparaison avec sa représentation artistique », le lecteur, « même naïf », occupant une « place centrale » dans la définition de la notion.

<sup>43</sup> Henri Coulet dans son « Introduction » à *La Paysanne parvenue*, op. cit., p. 19 écrit que Mouhy a pu vouloir faire croire à un rapport fortuit entre les deux romans. Annie Rivara dans son article « De la lecture de *La Vie de Marianne* comme moyen de parvenir : *La Paysanne parvenue* de Mouhy », *Revue Marivaux*, n° 2, 1993, p. 87 note que cette scène de lecture donne lieu à une inversion de la relation entre modèle et copie, la vie de Jeannette apparaissant comme un réel brut dont le roman de Marivaux viendrait éclairer le sens.

<sup>44</sup> DIONNE Ugo, « “De si solides bagatelles” : réflexions et représentations romanesques chez le chevalier de Mouhy », *Études françaises*, vol. 49, n° 1, 2013, p. 118.

<sup>45</sup> MURAT Michel, « Reconnaissance au romanesque », in *Le Romanesque*, op. cit., p. 226 rapproche ces deux phénomènes.

refoule, en quelque sorte, le roman de la parvenue, Mouhy fait le choix d'une aventure sociale réaliste quoiqu'in vraisemblable, du rêve en toute conscience, c'est-à-dire du romanesque. Si, comme l'écrit Jean-Paul Sermain, Marianne est un « Don Quichotte moderne », antiromanesque et armé de « la plume autobiographe<sup>46</sup> », sa petite sœur Jeannette serait un Don Quichotte non encore désillusionné, la plume romanesque au côté. Entre les lecteurs rêveurs et les lecteurs critiques, on voit que Mouhy a choisi son camp.

## Bibliographie

- COULET Henri, « Introduction » à *La Paysanne parvenue*, Paris, Desjonquères, 2005, p. 7-23.
- DEFONTAINES Pierre-François Guyot, Lettre 35, in *Observations sur les écrits modernes*, t. III, Paris, Chaubert, 1735, p. 117-119.
- CHARTIER Roger, « Le commerce du roman. Les larmes de Damilaville et la lectrice impatiente », in *Inscrire et effacer. Culture écrite et littérature (XIe-XVIIIe siècle)*, Paris, Le Seuil / Gallimard, 2005, p. 155- 175.
- CHARTIER Roger, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien régime*, Paris, Éditions du Seuil, 1987.
- DIONNE Ugo, « “De si solides bagatelles” : réflexions et représentations romanesques chez le chevalier de Mouhy », *Études françaises*, vol. 49, n° 1, 2013, p. 101- 128.
- DIONNE Ugo, « La mystérieuse affaire du souterrain : bavures et structures du roman mouhien », dans HERMAN Jan, PEETERS Kris, PELCKMANS Paul (dir.), *Le Chevalier de Mouhy, Bagarres et bigarrures*, Amsterdam, New York, Rodopi, 2010, p. 67- 84.
- DUBUISSON Simon Henri, Lettre XV, *Lettres du commissaire Dubuisson au marquis de Caumont* [1735-1741], éd. ROUXEL Albert, Paris, P. Arnould, 1882, p.
- FAUCHERY Pierre, *La Destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle, 1713-1807: essai de gynécomythie romanesque*, Lille, Service de reproduction des thèses de l'université de Lille III, 1972.
- MAYER Charles-Joseph de et GARNIER Charles-Georges-Thomas, Notice consacrée à Mouhy, *Cabinet des fées*, t. 37, Amsterdam, s. n., 1786, p. 203-210.
- PALISSOT DE MONTENOY Charles, Notice consacrée à Mouhy, *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature* [1779], t. II, Paris, Gérard, 1803, p. 205-207.
- GREEN Frederick Charles, « A Forgotten Novel of Manners of the Eighteenth Century : La Paysanne parvenue by Le Chevalier de Mouhy », *The Modern Language Review*, vol. 38, n° 3, juillet 1923, p. 309- 316.

---

<sup>46</sup> SERMAIN Jean-Paul, art. cit., p. 125.

HUET Marie-Hélène, *Le Héros et son double : essai sur le roman d'ascension sociale au XVIIIe siècle*, Paris, Corti, 1975.

IMBERT Guillaume, « Nécrologie », *Le Mercure de France*, 18 septembre 1784, p. 122-126.

ISER Wolfgang, *L'Acte de lecture : théorie de l'effet esthétique*, trad. SZNYCER Evelyne, Bruxelles, Mardaga, 1976.

ESCOLA Marc, HERMAN Jan, OMACINI Lucia, PELCKMANS Paul et SERMAIN Jean-Paul (dir.), *La Partie et le Tout : la composition du roman, de l'âge baroque au tournant des Lumières*, Louvain, Paris, Walpole, Peeters, 2011.

MARIVAUX, *La Vie de Marianne*, éd. GILOT Michel, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1978.

MARIVAUX, *Le Paysan parvenu*, éd. LEBORGNE Érik, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2010.

MARTIN Angus, « Romans et romanciers à succès de 1751 à la Révolution d'après les rééditions », *Revue des Sciences Humaines*, n° 139, 1970, p. 383- 389.

MOUHY, Charles de Fieux de, *La Paysanne parvenue*, éd. COULET Henri, Paris, Desjonquères, 2005.

MOUHY, Charles de Fieux de, *Paris ou le mentor à la mode*, t. I, Paris, Pierre Ribou, 1735.

MURAT Michel, « Reconnaissance au romanesque », dans *Le Romanesque*, DECLERCQ Gilles et MURAT Michel (dir.), Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2004, p. 223-232.

MOËT Jean-Pierre, *Code de Cythère*, Paris, s. n., 1746, p. 21-24.

RIVARA Annie, « De la lecture de La Vie de Marianne comme moyen de parvenir : La Paysanne parvenue de Mouhy », *Revue Marivaux*, n° 2, 1993, p. 76- 90.

RIVARA Annie, *Les Sœurs de Marianne : suites, imitations, variations, 1731-1746*, Oxford, the Voltaire Foundation, 1991.

SCHAEFFER Jean-Marie, « La catégorie du romanesque », *Le Romanesque, op. cit.*, p. 291-302.

SCHAFFNER Alain, « Le romanesque, idéal du roman ? », *Le Romanesque, op. cit.*, p. 267-282.

SERMAIN Jean-Paul, « Méduse-marionnette : La Vie de Marianne de Marivaux (1728-1741) et l'héritage de Don Quichotte », *Études françaises*, vol. 42, n° 1, 2006, p. 111- 125.

SERMAIN Jean-Paul, *Métafictions, 1670-1730: la réflexivité dans la littérature d'imagination*, Paris, Champion, 2002.

ZAGAME Antonia, *L'Écrivain à la dérobée : l'auteur dans le roman à la première personne, 1721-1782*, Peeters, 2011.



VOLTAIRE, « Vers et poésie », *Questions sur l'Encyclopédie par des amateurs*, t. VIII, éd. CRONK Nicholas et MERVAUD Christiane, t. 43 des *Œuvres complètes de Voltaire*, Oxford, Voltaire Foundation, 2013, p. 448-464.